CLASSIQUES GARNIER

Édition de François (Marcel), Bachmann (Paul), Roudaut (François), « Préface », *Bucolicum Carmen*, Pétrarque, p. 7-15

DOI : 10.15122/isbn.978-2-8124-5832-3.p.0002

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2001. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

PÉTRARQUE, ÉCRIVAIN LATIN

Quand on songe à Pétrarque, on songe avant tout à Laure et au *Canzoniere*. Pourtant Pétrarque ne voyait dans le recueil de ses poèmes italiens qu'une œuvre mineure. Ses sonnets n'étaient pour lui que des « fragments en langue vulgaire », des inepties de jeunesse, des bagatelles[1]. L'œuvre la plus importante à ses yeux, la seule susceptible, croyait-il, de lui procurer une gloire comparable à celles des Anciens était son œuvre latine. Comment s'en étonner, quand on sait que dès son enfance, le petit Francesco, né à Arezzo le 20 juillet 1304 d'Eletta Canigiani et de Ser Petracco, exilés de Florence par les guelfes noirs, se passionna pour Cicéron, auquel il ne comprenait encore rien, mais dont les sonorités le captivaient ? Son père, lui-même grand admirateur de Cicéron, encouragea cette passion, jusqu'au jour où, ayant décidé que son fils ferait comme lui des études de droit, il brûla les livres pour lesquels le jeune Francesco négligeait les cours des juristes. « Quand j'ai vu cela, racontera Pétrarque moins de trois mois avant sa mort, j'ai poussé autant de gémissements que si j'avais été jeté au feu moi-même. Alors je me souviens que mon père me voyant si désolé, retira vivement du feu deux livres, que la flamme avait déjà atteints. Il prit dans sa main droite Virgile, et dans la gauche la *Rhétorique* de Cicéron, et me les tendit au milieu de mes larmes, en souriant : « Garde celui-ci, dit-il, comme une précieuse consolation de l'âme, et celui-là, comme une aide dans tes études de droit ». Ces grands compagnons, si peu nombreux qu'ils fussent, consolèrent mon cœur, et je cessai de pleurer »[2]. Désormais, Cicéron et Virgile ne le quitteront jamais plus, et Pétrarque ne cessa, durant toute sa vie, d'œuvrer à la redécouverte et à la transmission de la littérature

1 Cf. *Fam.*, VIII, 3 ; XXI, 15.

2 *Sen.*, XVI, 1 (trad. H. Cochin, *François Pétrarque (1304-1374)*, Paris, 1961, p. 154).

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

romaine[1]. Les neuf-dixièmes de l'œuvre de Pétrarque sont donc en latin et, tout comme la poésie italienne provoqua un courant littéraire pétrarquiste, d'abord en Italie, puis dans toute l'Europe, le succès des écrits latins fut lui aussi immense dès son vivant et suscita un pétrarquisme néo-latin[2]. D'ailleurs, pour ses contemporains, Pétrarque fut avant tout le restaurateur des lettres latines, et s'il fut couronné le 8 avril 1341 prince des poètes au Capitole de Rome, c'est pour son long poème latin, l'*Africa*, entrepris à la gloire de Scipion l'Africain et jamais achevé.

En quelque sorte, l'amant de Laure a porté ombre à Pétrarque et à ses œuvres latines en grande partie tombées dans l'oubli. Elles n'ont jamais été traduites intégralement[3] et peu de traductions françaises sont facilement disponibles. Certes, l'évêque de Lisieux, Nicolas Oresme, traduisit, du vivant même de l'auteur, le *De remediis utriusque fortunae* et François de Grenaille en donna en 1645 une libre adaptation publiée sous le titre : *Le sage résolu contre la Fortune*. A la fin du siècle dernier, Victor Develay a traduit la longue épopée, l'*Africa,* le *Secretum* et le *Bucolicum carmen*. Heureusement, cela fait quelques années que l'on redécouvre l'écrivain latin et que le lecteur moderne peut se procurer aisément quelques traductions françaises : *Mon Secret* a été traduit en 1991 par François Dupuigrenet Desroussilles (Paris, Rivages), *L'ascension du mont Ventoux* (= *Fam.* IV, 1) en 1990 par

1 On ignore trop souvent le considérable travail d'érudition accompli par Pétrarque : par exemple sa reconstruction de l'*Histoire romaine* de Tite-Live (voir sur ce sujet, G. Billanovich, « Petrarch and the Textual Tradition of Livy », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 15, 1951, p. 137-208). Sur le travail philologique de Pétrarque en général, on pourra lire notamment le chapitre sur « La vie de l'esprit » dans le bel essai de N. Mann, *Pétrarque*, traduit de l'anglais par E. Mc Morran, Arles, Actes Sud, 1989, p. 19-40 (rééd. en poche dans la collection « Babel », 1994).

2 J. -L. Nardone, *Pétrarque et le pétrarquisme*, Paris, P. U. F., 1998 (coll. « Que sais-je ? », n° 3338), qui n'étudie que l'influence des vers italiens, reconnaît dans sa conclusion (p. 121) qu'il y a eu aussi un « pétrarquisme néo-latin qui eût mérité une analyse spécifique ».

3 On ne dispose d'ailleurs toujours pas d'une édition moderne complète des œuvres de Pétrarque. Il faut encore pour certains textes se rapporter à l'édition publiée à Bâle en 1554 sous le titre *Francisci Petrarchae Opera* (réimpression en 1965 chez Gregg Press, Ridgewood, New Jersey).

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Denis Montebello (Rezé, Séquences) et en 1996 par Paul Bachmann (Fontaine-de-Vaucluse, Musée Pétrarque), *La Lettre à la postérité* (=*Sen.* 18, 1), la même année par Denis Montebello (Cognac, le Temps qu'il fait) et Christophe Carraud vient de traduire les deux premiers livres des *Lettres familières* (Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1998)[1], tandis que Pierre Maréchaux a donné une traduction de *La Vie solitaire* (Paris, Rivages) en 1999. On ne peut donc que se réjouir de voir le *Bucolicum carmen* paraître à son tour dans une traduction moderne accompagnée du texte latin et d'une riche annotation.

Derrière chaque œuvre latine de Pétrarque, il y a toujours une œuvre antique : l'*Africa* a pour modèle l'*Enéide*, le *De viris illustribus* s'inspire de Tite-Live, les *Rerum memorabilium libri* de Valère Maxime, le *De remediis utriusque fortunae* s'appuie sur les *Tusculanes* de Cicéron et le *Secretum* sur les *Confessions* d'Augustin, etc[2]. Mais on aurait tort de croire que les œuvres latines de Pétrarque ne sont que de pâles et ennuyeuses imitations d'œuvres antiques. Comme l'a montré Christophe Carraud pour les lettres, inspirées à la fois de Sénèque et de Cicéron, le latin de Pétrarque « est très singulier, infiniment souple, capable d'une grande variété de tournures et de tours ; les emprunts y sont fréquents, mais vite transformés par le mouvement propre d'un sujet, d'une humeur, d'une intention. C'est une langue voulue et construite ; une langue de lecteur, mais qui habite aussitôt son bien et l'agrandit avec une liberté qui n'appartient qu'à elle ; une langue créée, bien plus qu'une imitation de l'antique, auquel elle

1 Christophe Carraud a donné également chez le même éditeur une traduction avec texte latin de *La vie solitaire*(préface de N. Mann). L'intérêt nouveau pour la correspondance latine de Pétrarque a fait aussi tout récemment l'objet d'un colloque organisé par l'équipe de Recherche « Europe Classique et Néo-Latine » (en coordination avec le GDR 465 du C. N. R. S, « Textes humanistiques »), qui a organisé les 26 et 27 mars 1999 deux journées d'études sur « Pétrarque épistolier » à l'Université de Toulouse-le-Mirail (*Actes* à paraître).

2 Sur les lectures antiques de Pétrarque et sur leur influence, voir l'ouvrage classique de P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1907 (2e éd.), ainsi que celui d'A. Michel, *Pétrarque et la pensée latine : tradition et novation en littérature : essai, suivi de textes*, Aubanel (« Bibliotheca Vitae Latinae »), 1974.

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

ne ressemble que pour animer des formes nouvelles et figurer un nouveau désir »[1].

Pétrarque lui-même a expliqué dans une lettre à son ami Thomas de Messine (*Fam.* I, 8) comment se forger un style propre en dépit des emprunts et des imitations : « Ayons un style qui ne soit pas celui de tel ou tel, mais le nôtre propre, fait de multiples influences. Mais plutôt que de rassembler des éléments épars ici ou là, comme font les abeilles, mieux vaut suivre l'exemple de certains vers, qui ne sont pas beaucoup plus grands, et qui extraient la soie de leurs propres entrailles : tirons de notre propre fond la matière et la forme, – à condition de veiller à la vigueur et à la vérité de la pensée, comme à la qualité de l'expression »[2]. Toute l'originalité de Pétrarque vient d'une assimilation profonde des œuvres antiques, « digérées » et « ruminées » sans cesse, comme il l'écrit à Boccace en 1359 : « J'ai lu Virgile, j'ai lu Horace, Boèce, Cicéron ; pas une fois : des milliers de fois ; pas en diagonale : à fond, et avec toute mon attention, toutes mes ressources. Le matin, je dévorais pour digérer le soir ; enfant, j'engloutissais pour ruminer dans mes vieux jours. Et tout cela s'est si familièrement incorporé à moi, s'est tellement fixé dans ma mémoire et plus encore dans mes moelles, n'a si bien fait qu'un avec mon esprit... : eh bien, même si je ne les relisais plus de ma vie, ces livres, ils ne cesseraient pas d'être attachés de toutes leurs racines au plus profond de mon âme »[3]. Retrouver Cicéron, Sénèque ou Augustin chez Pétrarque, c'est donc rencontrer le plus souvent, non pas un emprunt ou une imitation d'un Ancien, mais l'expression antique du fond propre de Pétrarque. Et c'est ce qui explique qu'une œuvre comme le *Bucolicum carmen,* où la présence de Virgile est évidemment constante, soit néanmoins une œuvre authentiquement pétrarquienne.

1 Pétrarque, *Aux amis. Lettres familières, Livres I et II, 1330-1351*, Traduction, présentation et notes par Chr. Carraud, Ed. Jérôme Millon, 1998, p. 13.

2 *Fam.* I, 8, 5 (trad. Chr. Carraud, p. 87).

3 *Fam.* XXII, 2, 12-13 (trad. Chr. Carraud, p. 216-217).

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

LE *BUCOLICUM CARMEN*

Le *Bucolicum carmen,* dont nous possédons un manuscrit autographe (le *Vat. Lat.* 3358), rédigé à Milan en 1357[1], est composé de douze églogues portant chacune un titre particulier et totalisant 1883 hexamètres dactyliques. C'est à Vaucluse, son « Hélicon transalpin », que Pétrarque commença, au cours de l'été 1346, ce poème qu'il écrivit, si on l'en croit (*Fam.* X, 4, 11 ; VIII, 3, 11), avec une rapidité extraordinaire. En fait il y travailla à plusieurs reprises et le retoucha juqu'en 1366[2].

La poésie pastorale, comme chacun le sait, est née dans la première moitié du III^e^ siècle sous la plume de Théocrite de Syracuse, dont les *Idylles* ont donné son essor au genre bucolique. Mais la bucolique (ou, sous un autre nom, l'églogue[3]), n'est devenue « un des piliers de la tradition occidentale » qu'à travers l'adaptation que Virgile a donnée de Théocrite[4]. Virgile s'est, bien sûr, inspiré du poète grec, mais il a fait subir au genre pastoral une mutation profonde, car si Théocrite avait cherché à imiter l'univers des bergers et des chevriers avec un réalisme marqué, Virgile, au contraire, crée un univers bucolique qui n'a plus guère de rapports avec la réalité du monde rural. Derrière les sentiments profonds que le poète ressent devant la nature et qui ont influencé notre sensibilité occidentale, se cache aussi un certain hermétisme : la

1 Cf. la note finale écrite à l'encre rouge : *Bucolicum carmen meum explicit. Quod ipse, qui ante annos dictaueram, scripsi propria manu apud Mediolanum anno huius etatis ultime 1357.*

2 Sur ce sujet, voir N. Mann, « The Making of Petrarch's *Bucolicum carmen* : a Contribution to the History of the Text », *Italia medioevale e umanistica,* 20, 1977, p. 127-182.

3 *Idylle* signifie étymologiquement « courte pièce en vers », *bucolique* « poème sur les bouviers » et *églogue* « pièce choisie », mais les trois termes sont indistinctement utilisés pour désigner le même genre littéraire.

4 E. R. Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Age latin,* traduit de l'allemand par Jean Bréjoux, Paris, P. U. F., 1956, t. I, p. 310 (réimpr. en poche, dans la collection « Agora » en 1986). Comme l'écrit Curtius (p. 311), « du I^er^ siècle de l'ère impériale jusqu'à l'époque de Goethe, toutes les études latines commencent obligatoirement par la lecture de la première églogue. On n'exagère pas en disant qu'il manque une clef de la tradition littéraire européenne à tout homme qui n'a pas présent à l'esprit ce petit poème ».

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

bucolique, avec Virgile, est devenue une poésie savante, dans laquelle les bergers s'avancent masqués. Comme l'a écrit Pierre Grimal, « la bucolique, grâce à lui, est devenue un langage ou, peut-être, plus exactement, un style de pensée et de sentiments où, sous un déguisement, allant parfois jusqu'à la préciosité, l'on devine la démarche d'une âme qui se met en présence des grandes exigences de la condition humaine. C'est une philosophie qui s'épanouit en poèmes et tente de remplacer par la seule puissance de l'intuition les lentes et minutieuses démarches des démonstrations théoriques »[1].

Tous les poètes bucoliques après Virgile s'inspireront de ses églogues, qu'il s'agisse de Calpurnius (I^er^ siècle ap. J. C.), de Némésien (III^e^ siècle), du mystérieux Marcus Valerius (tantôt daté du VI^e^ siècle, tantôt du X^e^ ou du XI^e^), des poètes carolingiens comme Alcuin, Modoin, Walafrid Strabon, Sedulius Scottus ou encore Théodule[2]. Il était donc naturel que Pétrarque inscrivît en tête de sa première églogue, le surnom de *Parthenias*, « la jeune fille », qui avait été donné à Virgile, selon Servius, à cause de sa timidité et de la pureté virginale de ses mœurs. Toutefois, malgré l'inspiration virgilienne, le *Bucolicum carmen* n'est pas un recueil d'églogues virgiliennes : Pétrarque y parle des problèmes de son temps et de ceux, plus intimes, qui sont propres à la nature inquiète de son âme. Par ailleurs, dans la préface des lettres *Sine nomine* (*Praef.* 2), le poète a défini son œuvre comme un *poematis genus ambiguum,* un genre poétique ambigu, équivoque. Comme l'a bien expliqué U. Dotti[3], cette définition se comprend aisément :

1 P. Grimal, *Le Lyrisme à Rome*, Paris, P. U. F., 1978, p. 162-163. Sur les *Bucoliques* de Virgile, on pourra se reporter, pour ne citer que deux publications récentes, à R. Leclercq, *Le Divin loisir. Essai sur les Bucoliques de Virgile*, Bruxelles, Latomus, 1996, et à J. Thomas, *Bucoliques, Géorgiques, Virgile*, Paris, Ellipses (« Les textes fondateurs »), 1998.

2 Sur l'histoire de la bucolique, on pourra lire, encore qu'il ne s'intéresse en priorité qu'au domaine italien, E. Carrara, *La Poesia pastorale*, Milan, Vallardi, 1909, ainsi que le développement sur ce sujet figurant dans les annexes de ce volume.

3 U. Dotti, *Pétrarque*, Trad. de l'italien par J. Nicolas, Paris, Fayard, 1991, p. 126-127.

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

d'une part, la poésie bucolique avait hérité de la tradition médiévale un caractère allégorique très net[1], d'autre part, l'œuvre mêle étroitement des intentions humanistes et philosophiques, rhétoriques et poétiques, idéologiques et politiques, et, enfin, certaines pièces dénoncent assez violemment la corruption ecclésiastique, d'où la nécessité de voiler par le style les rapports avec la réalité. Certaines églogues sont donc en quelque sorte codées, et elles seraient restées incompréhensibles sans les clefs de lecture que le poète fit parfois circuler.

Avec Pétrarque, encore bien plus qu'avec Virgile, on s'éloigne des bergers « idylliques » et des amours pastorales. La bucolique est avant tout chez lui un poème dialogué et proche du débat, du *conflictus* ou *certamen* médiéval[2], un genre dans lequel s'affrontent le plus souvent des allégories, comme le printemps et l'hiver chez Alcuin ou la rose et le lis chez Sedulius Scottus, qui furent les premiers représentants du genre[3]. Comme le lecteur, guidé par les commentaires, s'en rendra compte, tout ici, malgré le décor bucolique, est allégorique, grave (car bien des églogues déplorent les malheurs du temps, comme les pièces VII, IX et XI inspirées par la peste de 1348) et érudit : la X^e^ églogue, par exemple, consacrée à la mort du laurier, symbole de Laure et de la gloire poétique, traite un sujet où la célébration de la mort de Laure fournit un prétexte à une démonstration de l'érudition du poète[4]. Les premiers lecteurs de l'œuvre semblent d'ailleurs avoir été déroutés par la gravité du ton et des sujets, par le « style trop

1 Sur l'allégorie chez Pétrarque, voir E. Müller, « Allegorese und Allegorie. Zu Petrarcas Vergildeutung (*Sen.* IV, 5) », dans *Petrarca, 1304-1374. Beiträge zu Werk und Wirkung*, sous la direction de F. Schalk, Francfort, 1975, p. 198-208, ainsi que les remarques figurant en annexes.

2 Sur ce genre littéraire, voir H. Walther, *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Munich, 1920 (réimpression : Georg Olms, 1984).

3 Sur le *Conflictus veris et hiemis* d'Alcuin, cf. J. I. McEnerney, *Alcuin, Carmen 58*, dans *Mittellateinisches Jahrbuch*, 16 (1981) p. 35-42 et sur le *De rosae liliique certamine* de Sedulius, voir du même, « Sedulius Scottus, *Carmina* 2, 81 », *Classica et Mediaevalia*, 36 (1985), p. 199-211.

4 N. Mann (*Pétrarque*, p. 125) voit dans cette églogue « le Triomphe de l'Erudition ».

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

élevé » choisi par Pétrarque dans une œuvre pastorale[1]. Certains lecteurs modernes trouveront peut-être eux aussi que les pièces du *Bucolicum carmen* sont parfois laborieuses et leur voile allégorique fastidieux. Mais il faut se rappeler que, pour Pétrarque, plus la poésie est difficile à écrire et à comprendre, plus grande est sa valeur. Ses églogues représentent donc une « entreprise d'une haute signification »[2] : d'une certaine façon, on pourrait dire qu'il a cherché à donner, dans une forme bucolique, une synthèse poétique « qui unirait l'amour, l'érudition et une morale orthodoxe »[3]. Et surtout, il faut être attentif au moi qui, derrière l'allégorie et l'érudition, s'exprime dans ce poème comme dans toutes les œuvres de Pétrarque[4], le moi d'un poète exilé, d'un homme *peregrinus ubique*, éternel pèlerin, partagé entre sa passion des lettres classiques et l'appel des lettres sacrées, déchiré entre son amour terrestre et son désir de Dieu et qui ne cesse de rappeler que l'homme est né pour la souffrance : *ferre necesse est. Hec est uita hominum*, « il faut souffrir. Telle est la vie des hommes » (*Buc.* II, 53-54). Mais, comme l'a montré U. Dotti, Pétrarque n'oublie pas que, si la vie sur la terre est un véritable combat[5], l'homme « possède en lui-même, dans son imagination et dans sa conscience, toutes les forces nécessaires pour réagir contre le théâtre vide du monde »[6]. Le *Bucolicum carmen* est une de ces réactions, la réaction poétique d'un homme « qui pense et pleure et qui écrit »[7], une réaction dans laquelle, comme chez Virgile, « l'on devine la démarche d'une âme qui se met en présence des grandes

1 Le poète a répondu à ces critiques dans sa correspondance : voir *Sen.* II, 13 (datée du 13 mars 1363), dont un extrait est cité dans les annexes.

2 Voir sur ce point les remarques de N. Mann, *Pétrarque*, p. 70-71.

3 Ces termes sont ceux que N. Mann (*Pétrarque*, p. 94) applique aux *Trionfi*, mais ils conviennent aussi parfaitement à la nature des églogues.

4 Comme l'a écrit N. Mann (*Pétrarque*, p. 131), « toute l'œuvre de Pétrarque constitue un vaste portrait d'un moi diffus en devenir perpétuel, non pas entièrement idéalisé mais vu à travers tant de prismes qu'il devient presque kaléidoscopique ».

5 *Neque enim militia solum, sed pugna est vita hominis super terram* (*Fam.* I, 1, 26).

6 U. Dotti, *Pétrarque*, p. 376.

7 *In guisa d'uom che pensi e pianga e scrive...* (*Canzoniere* I, 129).

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

exigences de la condition humaine ». Et en cela, Pétrarque dans ses églogues ne s'est pas montré indigne de Virgile.

Jean Meyers
Professeur à l'Université Paul-Valéry
(Montpellier III)

© 2001. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.